

## Exils / créations

Communication dans la journée organisée  
par le Rize Exils/créations  
Villeurbanne, 2008

**Abdellatif Chaouite**

Rédacteur en Chef, Ecarts d'identité

**E**xils/créations. Au creux de ces termes<sup>1</sup> se profilent deux ombres (en *exil*) ou deux figures (en *relief*) majeures de la modernité : la figure de l'exilé, dans le sens étymologique du mot exil (sortie du lieu, quelle que soit les raisons de cette sortie) et la figure du créateur (dont l'expérience consiste également à sortir de ce qu'on pourrait appeler le lieu-commun). Ces deux figures ne sont évidemment pas de même nature ni forcément de même conjoncture, mais elles se répondent dans un « double jeu ».

Elles sont majeures parce qu'elles sont avant-gardistes dans l'horizon de la dérivation anthropologique généralisée, à la fois symbolique et réelle, qui s'opère dans les imaginaires comme dans les rapports aux lieux. Elles l'ont toujours été à vrai dire : voyager et créer ont toujours consisté en le gain du chemin de sa propre différence, de sa singularité telle qu'elle émerge de la rencontre avec l'altérité. Mais les forces tectoniques de la dérivation actuelle (les télé-technologies, l'accroissement des mobilités, les aspirations individuelles, etc.) font de toute personne et de tout lieu leurs objets et leurs sujets potentiels.

Objets, ils les subissent, avec une inégale force d'impact : douloureusement pour ceux dont l'humanité est volée et instrumentée par ces forces (bouleversement des moyens de production, assignations à résidence,

délocalisations, etc.) et qui se trouvent bridés dans leurs processus créatifs comme dans leurs désirs de voyager, opportunément au contraire pour ceux qui profitent de ces forces (libéralisation du marché, tourisme industriel, etc.) ou qui ont vendu leurs âmes à ces mêmes forces, sans autre quête que celle du profit. Sujets : ils s'en trouvent des deux côtés qui agissent et tentent parfois de transformer ces forces en moteurs d'un devenir plus humain, d'une nouvelle noce élargissant les possibles de chacun.

Agir cependant, dans ce contexte, nécessite une certaine mise à distance. Cette mise à distance signifie la mise en place d'une action qui combine deux visées : de résistance et de créativité ou, de résistance par la créativité<sup>2</sup>. C'est en tentant de créer ce pourquoi ils résistent (un devenir moins assigné) que l'exilé et le créateur deviennent sujets de leurs actes. Ils le tentent chacun à sa manière, en nous montrant les chemins de ce devenir : ils forcent les frontières, déplacent nos imaginaires, indiquent les nécessités d'un nouveau droit, et témoignent ainsi pour nous de ce qui nous guette si nous laissons faire (ou si nous nous laissons faire) passivement par le déchaînement totalisant de ces forces, par leur puissance technobio-politique. L'exilé et le créateur, l'exilé comme créateur et le créateur comme exilé, sont des « guerriers de l'imaginaire » (pour reprendre l'expression de P. Chamoiseau) qui nous appellent à réinventer un nouvel art de

vivre social, culturel, politique<sup>3</sup>, etc. Ils nous appellent à devenir ce que nous sommes déjà en quelque sorte : des voyageurs, passagers dans ce monde. Mais à le *devenir*, c'est-à-dire à devenir des voyageurs qui peuvent « choisir » eux-mêmes les rives à atteindre ensemble, les rives d'une « mondialité » et d'une « diversalité » (E. Glissant) qui donnent sens à ce monde, et non « subir » les rives imposées par les circuits et les flux à sens unique de la mondialisation et de l'homogénéisation marchande.

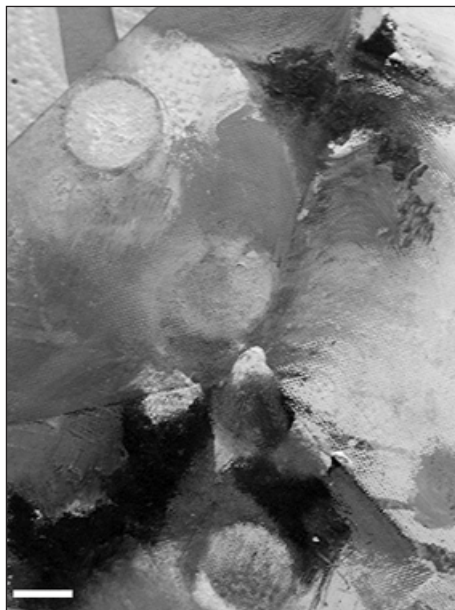
Voyager est donc l'autre mot de cette histoire (d'exils et de créations). Et c'est peut-être le mot qui désigne l'événement

h u m a n i s a n t  
par excellence  
d'aujourd'hui, la  
nouvelle expérience du  
monde, la dérivation,  
non pas comme simple  
déplacement dans  
l'espace mais comme  
rencontre de l'autre  
et transformation par  
cette rencontre. Nous  
voyageons bien sûr  
aussi sans forcément  
nous déplacer. Les  
différents sons,  
images, mots, les  
différentes rencontres,  
les différents  
croisements mais  
aussi les différentes  
errances, les différentes  
violences, les différentes

résistances aussi à ces violences, toutes les  
mini et grandes catastrophes (écologiques,  
économiques, politiques, humaines, etc.) qui  
arrivent de par le monde, ouvrent dans notre  
quotidien des voies de dérivations possibles  
qui nous interpellent et bouleversent les  
lignes frontières entre Moi et l'Autre, Ici et  
Ailleurs, Espace privé et Espace public, etc.

Le voyage est avant tout cette mise en  
interrogation contemporaine des imaginaires  
de nos autochtonies, de ce que nous appelons  
le « propre », par la confrontation avec ce  
qui arrive partout, comme le secret même de  
ce propre, ce qui peut *nous* arriver. Les sans-  
papiers, les sans abri, les sans-travail, les  
sans-terre, que nous croisons d'une manière  
ou d'une autre dans nos pérégrinations  
quotidiennes, ne sont jamais que les reflets  
de notre propre visage tel qu'il est exposé  
aux forces qui fabriquent partout les « sans »  
quelque chose. On peut toujours, bien sûr,  
par cynisme ou illusion ou dans un réflexe  
de panique, leur fermer les portes de nos

imaginaires et de nos  
demeures et penser  
s'en protéger. On  
peut aussi « voyager  
avec ». J'emprunte  
ce mot à J. Derrida.  
« Voyager avec »  
écrit-il, c'est « comme  
si j'acceptais d'avance  
de partager l'instant  
de ma mort, voire une  
sépulture »<sup>4</sup>. Tout est  
dit dans ce *comme si*  
d'une certaine façon  
: de la façon dont  
le « voyage avec »  
engage, au-delà même  
de ce qu'on appelle  
l'engagement dans  
l'action, sur « une  
question de vie ou de  
mort », sur le partage



de l'ultime vérité, la vérité de ce voyage  
ultime, la mort dont la vie prend tout son  
sens. C'est de ce voyage ultime en quelque  
sorte que nous sommes toujours appelés à  
voyager ensemble dans le sens, un sens à  
*créer*, celui de notre expérience du monde,  
devenu « Tout-Monde ». C'est cela même  
que j'appelle l'événement humanisant

d'aujourd'hui. Il a lieu là où nous sommes, dans les lieux que nous habitons et que nous traversons quotidiennement, et le premier de ces lieux est d'abord la ville.

La ville : si on voyage, en prenant l'avion par exemple, de ville en ville (villes qui tendent d'ailleurs à se ressembler de plus en plus dans leurs structures, sous l'effet probablement de la mondialisation de l'expertise architecturale et urbanistique), c'est que la ville est devenue le lieu même du voyage, « le creuset de toutes les errances »<sup>5</sup>, réelles et imaginaires. Le paradoxe de la ville actuelle est qu'elle déplace les autochtonies : c'est un territoire déterritorialisé, un hologramme du monde (quartiers asiatiques, africains, occidentaux, banlieues riches, banlieues pauvres, etc. selon les différents exils qui recréent la ville). Toutes les grandes villes se veulent ainsi « capitales » du monde et le sont assurément de plus en plus (les réseaux y veillent). Il y a une dérivation de la ville comme il y a une dérivation des continents.

Cette dérivation fait ainsi de la ville un gigantesque jeu de miroirs qui, sans cesse, défait et refait les processus d'identification en son sein. L'exil comme la créativité artistique y sont d'ailleurs aujourd'hui chantés - ils contribuent de ce fait à façonner son visage-capitale - autant que réprimés quand ils défigurent ce visage : c'est que la ville supporte de moins en moins cette autre forme de l'exil, l'exil social, la pauvreté. Elle les refoule sur ses marges. Un restaurant exotique luxueux a droit de cité au centre-ville, une famille pauvre, surtout immigrée, de surcroît « sans papiers » y est par contre indésirable, elle « squatte » la ville. Du coup, celle-ci (les politiques dites de la ville) la périphérise.

Cette périphérisation n'empêche pas la ville de chanter et d'esthétiser l'exil et le voyage, à travers festivals, biennales et

créativités urbaines. Au fond, la ville est devenue un immense chantier d'archives : de « patrimoines » et de nouveaux tatouages, de traces anciennes (la *vieille* ville) et de créativité de nouvelles traces à venir. Un chantier de conservation et de débordement : le lieu ouvert de devenirs et de dérivations singularisés où tout un chacun est en même temps tout autre. D'une certaine façon, on peut dire effectivement que l'exilé et le créateur (dans le sens artistique comme dans le sens social) en sont, positivement ou négativement, des figures emblématiques. Cette « emblématisation » crée cependant devoir à la ville, devoir d'enjoindre d'une autre manière ces trois catégories : exil, créativité, ville. Le Réseau des Villes-Refuges que le Parlement des écrivains a constitué pour donner asile aux créateurs forcés de s'exiler en donne l'exemple. Une manière de « reconquérir de nouveaux territoires libres, des zones franches où la création soit non seulement tolérée mais encouragée [...] Une arche ou un archipel de l'imaginaire »<sup>6</sup> comme le décrit Christian Salmon, un des fondateurs de ce réseau. Il s'agit ici d'affirmer le droit à la liberté de créer, de penser et de s'exiler contre les pouvoirs et les forces de la censure et c'est la ville qui en est le lieu propice. Mais il s'agit aussi d'affirmer le droit à cette liberté pour tout un chacun, forcé de diverses manières à s'exiler ou désireux tout simplement de le faire. Un droit-devoir d'hospitalité contre toute forme de mépris et contre toute forme de domination, d'humiliation et d'éjection. La ville digne de ce nom est la ville qui, aujourd'hui, peut ajouter à ses armoiries, et comme traces de son devenir, ces deux clés : l'hospitalité et la création.

« Le voyage est une promesse, comme tout ce qui fait rêver à une révélation de soi, sinon à une certaine transfiguration. »<sup>7</sup> Cet éloge du voyage en est plus qu'un : il appelle

à une libération de l'imaginaire, à une transfiguration, à une dérivation de soi selon les règles de l'art de la rencontre avec l'autre. Une promesse et une ivresse qui participent de l'élargissement des potentialités du social : plus on voyage, même contraint, et plus on donne à la relation la possibilité de se réaliser de manière franche, c'est-à-dire, avec une moindre illusion de l'identique et une plus grande possibilité de transfiguration dans l'échange avec le différent. La puissance créatrice de l'exil est dans cette possibilité : elle se moque des frontières érigées pour préserver des intégrités établies (des « identités nationales », des intérêts d'Etat, etc.) et ouvre sur la pluralité potentielle qui structure chaque sujet. Elle délie ce qui a été lié pour le relier autrement, avec les autres et à partir des autres. Dans l'entre-deux de cette « dialectique sans conciliation »<sup>8</sup>, dans cet inachevé du processus d'inter-subjectivation, une exploration des dérivations potentielles de *soi avec les autres* se vit. Du voyage, du voyage significatif qui réalise la rencontre, il n'y a à vrai dire pas vraiment de « retour simple » à un supposé point de départ ou à une origine. Il n'y a que des détours multiples, des allers-retours qui sont autant de nouvelles manières de renouer les relations avec soi, son lieu, les siens et les autres. L'exilé et le créateur le savent chacun à sa manière. Ils se cramponnent à leur voyage, quitte à en mourir, noyés par l'interdit d'accès aux moyens légaux du transport ou étouffés sous la contrainte des agents de l'Ordre qui voudrait les « obliger à quitter le territoire ». L'Ordre a horreur de l'ambiguïté de l'exilé et du créateur : ce sont des désobéissants, des contre-ordres. Ils révèlent au monde sa vérité première : il est toujours plus que ce que les Ordres en font, il est une création continue justement, ouverte sur l'inconnu qui garantit la liberté de l'homme. Cette vérité est pure fantasmagorie au regard de l'Ordre mais elle a toujours constitué le *nombre imaginaire* ou

le nombre complexe de la ville, le nombre qui la fait dériver depuis toujours vers son destin : une ville-monde ■

1. Thématique de la troisième édition des rencontres *Villes, voyages, voyageurs*, tenue en octobre 2008, au Rize, à Villeurbanne. CF. *Exils/créations, quels voyages ?* Actes de la rencontre (2009), Paris, L'Harmattan.
2. *Ecarts d'identité* n° 112, vol. I, 2008, *Résister/exister*.
3. A. Chaouite (2007), *L'interculturel comme art de vivre*, Paris, L'Harmattan.
4. J. Derrida (1999), *La contre-allée*, par Catherine Malabou et Jacques Derrida, La Quinzaine littéraire. Louis Vuitton.
5. A. Hammouche (1998), « Le migrant et l'artiste comme figures de la modernité », *Migration, exil, création*, in *Ecarts d'identité* n° 86, sept. 1998.
6. Ch. Salmon (2000), « Le Parlement d'un peuple qui manque », AUTODAFE n° 1.
7. A. Khatibi (1987), *Figures de l'étranger dans la littérature française*, Paris, Denoël.
8. M. Maffesoli (1997), *Du nomadisme*, Paris, Le livre de poche.